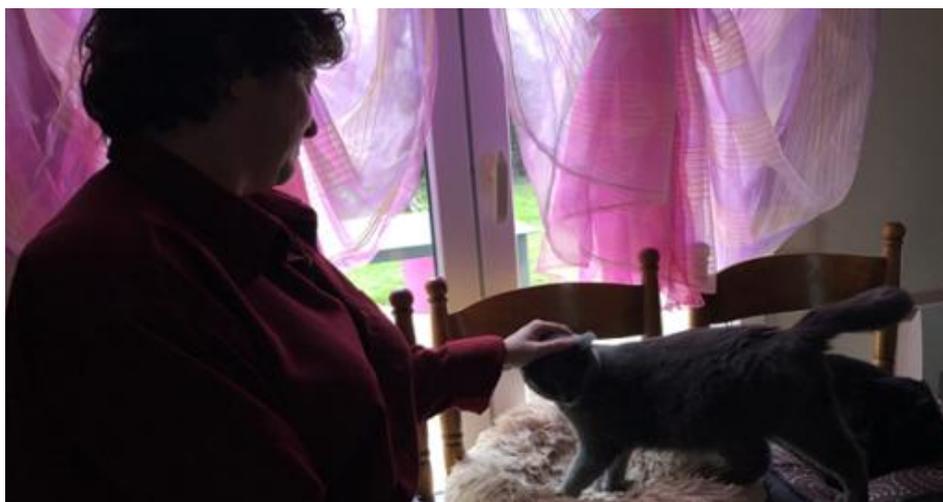


## Quand la folie s'invite au quotidien



Angers, mercredi 2 avril 2025. Mère de trois enfants présentant des troubles psychiatriques, cette Angevine se bat quotidiennement contre la maladie. La ronron thérapie fait partie des armes qu'elle a trouvées pour apporter du bien-être dans son foyer.

CO – Fabienne SUPLOT

### Alors que tous les signaux sont au rouge dans les différents services de psychiatrie du département, une Angevine témoigne du quotidien des familles, démunies face à la maladie de leurs proches.

À chaque épisode, après l'angoisse et la tristesse, vient la colère. Celle de se sentir démunies, et même abandonnées, face à l'ampleur du problème. « *Nous, les familles, on n'est pas formées à la psychiatrie !* » Pourtant, une fois la crise de leur proche passée, elles sont souvent leur seul soutien dans un contexte de pénurie de moyens. Et elles en bavent.

« *Ne m'en voulez pas, hein ! Je vais vous parler du soft, comme du hard* », prévient d'emblée Virginie (nom d'emprunt), qui a accepté de témoigner. Du moment où on franchit sa porte, elle vous emporte dans un tourbillon de mots décrivant son quotidien, rythmé par la maladie mentale. Pas la sienne, mais celle de ses trois filles, successivement touchées, aussi injuste que cela puisse paraître.

Je ne sais pas où elle est, ni avec qui »

Virginie

Mère de trois filles atteintes de maladies mentales

« *Il n'y a pas d'antécédents de mon côté, ni de celui de leur père* », précise l'Angevine d'adoption. Si bien que le ciel lui est tombé sur la tête il y a une dizaine d'années, quand les premiers symptômes sont apparus au sein de son foyer. « *On a raté le coche* », glisse avec regret la quinquagénaire, en faisant allusion aux hallucinations auditives et visuelles de sa cadette. « *Elle ne nous en a jamais parlé. Elle a préféré les étouffer en fumant du cannabis.* » Pour faire disparaître les voix, et se sentir comme les autres. « *Mais quand vous redescendez, ça revient encore plus fort...* » Un cercle infernal qui l'a conduite à devenir accro, jusqu'à s'impliquer dans un trafic. « *On a fini par se retrouver au commissariat. J'espérais que ça aiderait à la remettre sur les rails, mais ça a été de pire en pire.* »

Diagnostiquée schizophrène, son enfant sera hospitalisée plusieurs fois. « *La dernière, c'était en décembre 2024, à sa propre demande. Il a fallu attendre 48 heures pour qu'elle soit prise en charge. Et ils l'ont relâchée dans la nature au bout d'une semaine, sans autre accompagnement que les traitements, qu'elle a vite décidé d'arrêter. On ne pouvait rien dire, elle était majeure aux yeux de la loi, comme des soignants...* », témoigne la quinquagénaire, de l'amertume dans la voix. Cela fait neuf mois maintenant qu'elle n'a plus de ses nouvelles. « *Je ne sais pas où elle est, avec qui. Ma plus grande crainte, c'est qu'elle vive dans la rue et se*

*prostituée pour payer ses doses. »*

Elle couve d'autant plus sa deuxième fille, restée à la maison. « *Elle a 26 ans. Pour elle aussi c'est difficile, ce silence, d'autant qu'il faut qu'elle gère sa bipolarité.* » Un mot difficile à accepter.

Elle se jetait sous les roues des voitures

« *Elle n'est pas vraiment aidée... En ce moment, elle essaye de trouver du travail mais elle se retrouve face à des interlocuteurs qui ne comprennent rien à sa maladie. Certains réduisent ça à des coups de déprime passagers, ou un manque de courage...* », poursuit Virginie, le rouge aux joues : « *On voit bien qu'ils n'ont jamais vu un malade en pleine décompensation.* » Comme ce jour, dans la cuisine, où elle l'a retrouvée un couteau à la main, sur le point de vouloir en finir. « *J'ai réussi à la maîtriser. Vous savez, dans ces moments-là, elle peut aussi s'en prendre à ceux qui veulent l'empêcher d'en finir. C'est quelque chose de plus fort qu'elle.* »

En finir pour ne plus souffrir. Sa fille aînée, âgée de 28 ans, a aussi essayé. « *Tout allait bien pour elle. Elle a un mari, des enfants... Et puis elle a pété les plombs avec son boulot. Elle est entrée en dépression* », raconte sa mère, encore sous le choc de ce jour où elle a appris qu'elle avait essayé de se pendre. « *Il y a eu cette fois, aussi, où son père m'a appelée alors qu'elle était en pleine crise. Elle se jetait sous les roues des voitures, et j'entendais les pneus crisser...* »

Des anecdotes douloureuses, elle en a plein d'autres à raconter. Les siennes, et celles de parents qu'elle a rencontrés au sein du groupe de paroles de l'Unafam\*, où elle vide régulièrement son sac. Au fil des histoires, le sentiment d'abandon est le même. « *On traite l'urgence, et puis on relâche nos enfants dans la nature, parfois la nuit même, alors qu'ils viennent d'essayer de se faire du mal. Ou alors ils se retrouvent hospitalisés sous contrainte, à côté de malades qui ont des profils très violents.* »

Elle ne rejette pas pour autant la faute sur les soignants « *qui font ce qu'ils peuvent* ». Dans un contexte de pénurie, elle s'estime même chanceuse de voir sa fille bipolaire suivie par « *une psychiatre avec qui ça matche* ». Même si c'est seulement tous les deux mois... « *Au moins, le diagnostic a été posé. Ils sont combien à errer sans pouvoir mettre un mot sur leur mal-être ?* » Virginie plaide aussi pour une prise en charge « *plus globale* » ne passant pas uniquement par les médicaments. « *Un malade, ça se manage si on veut qu'il s'en sorte.* » Mais est-ce le rôle d'une mère ?

Fabienne SUPLOT

\* Union nationale de familles et amis de personnes malades et/ou handicapées psychiques.